CARTOGRAFIE SOCIALI
Rivista di sociologia e scienze umane
Anno XI, n. 21, 2026

Direzione scientifica
Lucio d'Alessandro e Antonello Petrillo

Direttore responsabile
Arturo Lando

Redazione
Elena Cennini, Anna D'Ascenzio, Fabrizio Greco

Staff di supporto alla Redazione
Giuseppina Della Sala, Federica Graziano, Luca Manunza, Andrea Postiglione

Staff di supporto alla Redazione per le attività di internazionalizzazione
Lucio Castracani, Laura Giovinazzi

Coordinamento redazionale
Stefania Ferraro (Università degli Studi Suor Orsola Benincasa – Napoli)

Comitato di redazione
Manuel Anselmi (Unitelma Sapienza), Marco Armiero (KTH Royal Institute of Technology, Stockholm),Tugba Basaran (Kent University), Davide Caselli (Università Milano-Bicocca), Valentina Castellini (Università di Toronto), Alberto De Nicola (Alma Mater Studiorum Università di Bologna), Nick Dines (Robert Schuman Centre – European University Institute), Stefania Ferraro (Università degli Studi Suor Orsola Benincasa – Napoli), Marcello Maneri (Università di Milano Bicocca), Alessandro Mazzola (University of Liège), Michelangelo Pascali (Università degli Studi Federico II – Napoli), Domenico Perrotta (Università di Bergamo),Valeria Piro (Università degli Studi di Milano), Ciro Pizzo (Università degli Studi Suor Orsola Benincasa – Napoli), Pietro Saitta (Università di Messina), Luigi Sica (Università degli Studi Suor Orsola Benincasa – Napoli), Anna Simone (Università Roma Tre)

Comitato scientifico
Maurizio Bergamaschi (Alma Mater Studiorum Università di Bologna), Emiliano Bevilacqua (Università del Salento), Fabienne Brion (Université Catholique de Louvain-la-Neuve), Sandro Busso (Università degli Studi di Torino), Alessandro Dal Lago (già professore presso Università di Genova), Davide De Sanctis (Università degli Studi Federico II – Napoli), Vincent Dubois (Université de Strasbourg), Didier Fassin (Institute for Advanced Study School of Social Science, Princeton), Domenico Fruncillo (Università degli Studi di Salerno), Fernando Gil Villa (Universidad de Salamanca), Akhil Gupta (University of California), Michalis Lianos (Université de Rouen), Marco Martiniello (University of Liège), Giulio Moini (Sapienza Università di Roma), Carlotta Mozzana (Università Milano-Bicocca), Laurent Mucchielli (CNRS – Centre national de la recherche scientifique), Fabio Quassoli (Università di Milano Bicocca), Salvatore Palidda (già professore presso Università di Genova), Michel Peraldi (CADIS – Centre d'analyse et d'intervention sociologiques), Andrea Rea (Université libre de Bruxelles), Giuseppe Ricotta (Sapienza Università di Roma), Francesca Vianello (Università degli Studi di Padova)

"Cartografie sociali" is a peer reviewed journal

IL TRUMPISMO COME NUOVO MODELLO DI GOVERNO

Tra neoliberalismo e neofascismo

A cura di
Davide Borrelli, Christian Laval e Nilton Ken Ota

MIMESIS

SUOR ORSOLA
UNIVERSITY PRESS

Pubblicazione semestrale: abbonamento annuale (due numeri): € 45,00

Per gli ordini e gli abbonamenti rivolgersi a:
ordini@mimesisedizioni.it
L'acquisto avviene per bonifico intestato a:
MIM Edizioni Srl, Piazza Don Enrico Mapelli, 75
20099 – Sesto San Giovanni (MI)
Unicredit Banca – Milano
IBAN: IT 59 B 02008 01634 000101289368
BIC/SWIFT: UNCRITM1234

Cartografie sociali è una rivista promossa da URiT, Unità di Ricerca sulle Topografie sociali.

Direzione e Redazione della rivista hanno sede
presso l'Università degli Studi Suor Orsola Benincasa
Via Suor Orsola 10 – 80132 Napoli (Italy)
www.unisob.na.it
cartografiesociali@unisob.na.it
cartografiesociali.rivista@gmail.com

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI
SUOR ORSOLA
BENINCASA
FACOLTÀ DI
SCIENZE
DELLA FORMAZIONE



MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
www.mimesisedizioni.it
mimesis@mimesisedizioni.it

Isbn (Print): 9791222334xxx
Isbn (Online): 9791222334xxx
Issn: 2499-7641

This is an open access journal distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License (CC BY-4.0).

© 2026 – MIM EDIZIONI SRL
Piazza Don Enrico Mapelli, 75
20099 Sesto San Giovanni (MI)
Phone: +39 02 24861657 / 21100089

Registrazione Tribunale di Napoli n. 37 del 5 luglio 2012

INDICE

Editoriale: Trumpismo e sovranità algoritmica
di Davide Borrelli, Christian Laval, Nilton Ken Ota 7

Le moment fasciste aux États-Unis: Les faits
di Fabrizio Tonello 21

Trumpism, big tech and the construction of contemporary fascism
The instrumentalization of individuals into digital soldiers
di Silvana Cristina Da Silva, *Márcio Cataia* 41

Il paleolibertarismo come fonte del trumpismo
L'autorità sociale nel libero mercato
di *Fulvia Giachetti* 61

The politics of hierarchy
Project 2025, trumpism and neoliberalism's afterlife
di Matilde Ciolli 81

Governare con le immagini
Trumpismo, cosplay politico, biopolitica dello spettacolo
e storytelling
di Giulia Crippa 107

Trumpismo
Attualità della critica del fascismo molecolare in Deleuze
e Guattari
di Roberto Ciccarelli 137

Surveillance and internal warfare in brazilian neoliberal politics
di Rômulo Ballestê Marques Dos Santos 169

Entre colonialismo e neoliberalismo
Táticas de dominacão no Brasil e na Palestina
di Dafne Melo, Jana Koosah, Priscilla Santos De Souza 195

Riprendersi lo stato per garantire diritti sociali
e tornare al progresso
di Sergio Marotta 219

DAVIDE BORRELLI, CHRISTIAN LAVAL ET NILTON KEN OTA

ÉDITORIAL: TRUMPISME ET SOUVERAINETÉ ALGORITMIQUE

> J'appellerai "grotesque" le fait, pour un discours ou pour un individu, de détenir par statut des effets de pouvoir dont leur qualité intrinsèque devrait les priver [...]. La terreur ubuesque, la souveraineté grotesque ou, en d'autres termes plus austères, la maximalisation des effets de pouvoir à partir de la disqualification de celui qui les produit: ceci, je crois, n'est pas un accident dans l'histoire du pouvoir, ce n'est pas un raté de la mécanique [...]. [Le grotesque sert à] manifester de manière éclatante l'incontournabilité, l'inévitabilité du pouvoir, qui peut précisément fonctionner dans toute sa rigueur et à la pointe extrême de sa rationalité violente, même lorsqu'il est entre les mains de quelqu'un qui se trouve effectivement disqualifié
>
> M. Foucault, *Les anormaux. Cours au Collège de France 1974-1975,* Paris, Seuil/Gallimard, 1999.

1. *Introduction*

Le trumpisme va au-delà de la personne du président Donald Trump, que l'on peut juger, à bien des égards, grotesque, ignorant, sociopathe et même délirant, une personnalité qu'il conviendrait peut-être d'examiner avec la sensibilité et l'imagination propres à l'esthétique surréaliste (Klein 2025). Il est certainement trop tôt pour juger du régime politique et des institutions qui pourront être le résultat de la pratique trumpiste du pouvoir si elle se maintient dans le temps. Y aura-t-il d'ailleurs un véritable *regime change* aux États-Unis? Nul ne peut le dire. En tout cas, il est certain qu'avec Trump nous assistons à un changement de *mode de gouvernement*, lequel n'est ni improvisé ni capricieux.

En quoi consiste cette nouvelle gouvernementalité? C'est précisément le thème de ce

numéro monographique, que nous avons conçu sous une forme essentiellement interrogative. La réponse n'est en effet pas simple, et d'abord parce que nous manquons du recul historique nécessaire. Et pour compliquer la réponse, ce changement de gouvernementalité n'est pas seulement états-unien, il est mondial, porté par une vague réactionnaire qui touche de nombreuses régions du monde, dont l'Europe. Mais les sciences sociales ne peuvent toutefois se soustraire à l'effort indispensable de diagnostic de notre présent. Si les hypothèses que l'on peut d'ores et déjà formuler devaient s'avérer partielles ou même fausses, elles auront eu au moins le mérite de ne pas avoir refusé de réfléchir sur ce qui se passe sous nos yeux.

La question que nous posons ici est de savoir si ce mode de gouvernement hyperconcentré autour d'une «personnalité autoritaire» répond à une stratégie et de quelle nature elle est. Déjà certaines tendances s'affirment qui permettent de voir plus clairement la nature du mode de gouvernement de Trump. On s'est beaucoup attaché à voir une rupture dans la politique étrangère nord-américane, et pour cause. Il a semblé que le nationalisme économique brutalement appliqué par l'augmentation erratique des tarifs douaniers tournait le dos à la mise en place de l'ordre économique mondial construit depuis la Seconde guerre mondiale. Plus généralement, nombreux ont été ceux qui ont interprété la destruction systématique du multilatéralisme et du droit international comme le passage vers une époque historique nouvelle.

A quoi s'ajoute une autre tendance à la fois complémentaire et plus globale: la mise en cause des libertés individuelles et collectives par des pratiques gouvernementales et des lois de plus en plus coercitives. Ce n'est pas seulement le droit international qui est nié, c'est aussi l'État de droit, cette composante intrinsèquement liée à ce qu'on appelle la «démocratie liberale».

2. *Crise de la démocratie et néolibéralisme*

Il convient de souligner que l'expérience trumpienne ne représente pas simplement une exception américaine, mais plutôt un cas emblématique de la manière dont l'érosion des démocraties avancées se manifeste aujourd'hui dans différentes parties du monde, cédant progressivement la place à des formes dites de «démocrature», d'«autoritarisme

compétitif» (Levitsky, Way 2020) ou d'«anocratie» (Marshall, Elzinga-Marshall 2017), c'est-à-dire à des régimes dans lesquels les dirigeants continuent d'être formellement choisis par des élections, mais où les conditions qui rendent effective la compétition démocratique (par exemple l'indépendance des institutions de contrôle, le pluralisme de l'information et la protection des libertés civiles) sont progressivement affaiblies ou vidées de leur substance.

La trajectoire empruntée par les États-Unis sous la présidence Trump s'inscrit en effet dans une tendance plus large, comme le confirment les principaux indices internationaux relatifs à l'état de la démocratie. Le *Democracy Index*[1] élaboré par l'*Economist Intelligence Unit* a enregistré en 2024 son score le plus faible depuis sa création en 2006: avec une valeur moyenne de 5,17 - ce qui place l'ensemble des données mondiales dans la catégorie des «régimes hybrides» -, l'indice indique que seuls 25 pays, représentant à peine 6,6 % de la population mondiale, peuvent aujourd'hui être qualifiés de «démocraties à part entière». La France, les États-Unis, Israël, la Belgique et l'Italie figurent actuellement parmi les «démocraties imparfaites». Des constats analogues ressortent également du dernier rapport du *V-Dem Institute* de l'Université de Göteborg, selon lequel, en 2024, pas moins de 45 pays ont présenté des signes de dé-démocratisation, contre seulement 12 il y a vingt ans. Particulièrement significative est la régression de la liberté d'expression, identifiée comme l'un des domaines les plus affectés par le processus de recul démocratique. Le rapport annuel 2024 de *Freedom House* relève lui aussi que 62 pays ont connu une détérioration en matière de droits politiques et de libertés civiles, tandis que 37 seulement ont enregistré des améliorations.

On a conclu trop vite de ces tendances que le néolibéralisme qui a modelé les politiques occidentales depuis les années 70 était derrière nous. Pour certains, plutôt que de parler de néolibéralisme, mieux vaudrait parler de capitalisme autoritaire, d'illibéralisme, de national-populisme, de «politique fasciste» (Stanley 2018) et de bien d'autres termes possibles. Le fait est que l'analyse ne peut se contenter d'un constat trop simple comme celui d'un prétendu «coup mortel au néolibéralisme» (Jamieson 2025). Ce dernier ne doit pas être confondu ni avec les idéaux du libéralisme politique, ni même avec les préceptes

[1] https://www.eiu.com/n/campaigns/democracy-index-2024/

du libre-échange chers aux théoriciens du libéralisme économique du XVIIIe et du XIXe siècle. Et ceci pour une raison fondamentale: le néolibéralisme dans ses différentes versions a largement abandonné la foi naïve dans un ordre naturel.

Le marché, et dans sa constitution et dans son entretien, est affaire d'«un «interventionnisme gouvernemental» selon l'expression de Michel Foucault (2004). Plus précisément, il s'agit d'un projet politique qui vise à transformer la société en la réorganisant selon le principe général de la concurrence, ce qui suppose de transformer l'État lui-même pour en faire cet instrument de combat contre tous les obstacles qui pourraient gêner ce processus.

La logique stratégique du néolibéralisme n'a pas seulement consisté à construire des marchés mais à remodeler les institutions selon les formes mêmes de l'entreprise capitaliste. Aussi, loin d'être un pur et simple abandon du principe de souveraineté, ce qui serait incompatible avec les besoins de protection du capitalisme contre des ennemi à combattre et à neutraliser, le néolibéralisme a-t-il plutôt cherché à combiner d'une manière beaucoup plus profonde, plus précise, plus efficace, et surtout plus autoritaire la logique proprement étatique de la domination sur la population et la domination du capital sur la société.

En ce sens, le trumpisme apparaît moins comme la fin du néolibéralisme que comme l'une de ses variantes et évolutions possibles. Comment cette mutation a-t-elle été possible? En quoi les doctrines et pratiques du néolibéralisme portaient-elles déjà en germe les traits distinctifs du mode de gouvernement trumpiste? Et ces traits ont-ils eux-mêmes des rapports avec le fascisme historique, constituent-ils un néofascisme original comme, par exemple, le «fascisme libéral» théorisé par Žižek (2025)? Toutes ces questions à la fois généalogiques et politiques fondamentales sont largement traités dans les articles qui composent notre dossier.

Une fois entendu que le néolibéralisme n'a pas abandonné le principe de souveraineté, mais qu'il en est une forme particulière, il convient de se demander si le trumpisme n'est pas à son tour une nouvelle variante de souveraineté, et plus précisément s'il n'inaugure pas ce qu'on pourrait appeler une "souveraineté algorithmique", c'est-à-dire une forme de régime capable de conjuguer l'hypercapitalisme numérique le plus débridé et inégalitaire avec une concentration illibérale du pouvoir, qui évoque des scénarios dignes

du socialisme réel.

3. *Une nouvelle version de la souveraineté*

Pour en saisir la nouveauté, il faut revenir à un aspect fondamental de la logique normative néolibérale. Si l'État doit être l'architecte et le gardien des marchés, s'il doit lui-même adopter lui-même une forme entrepreneuriale, cela tient à un présupposé majeur selon lequel le souverain, dans une économie marchande et capitaliste, est dépossédé d'un attribut classique du pouvoir, à savoir la connaissance. La doctrine néolibérale repose en effet fondamentalement sur une théorie de la connaissance, ce qu'Hayek (1986) après Mises (1985) a bien mis en évidence.

Le mode de gouvernement néolibéral a ceci de particulier qu'il concède au marché le soin de réguler une grande partie de la vie de la population, en assurant de son côté par des moyens éventuellement très brutaux, le bon fonctionnement des dispositifs de cette régulation marchande, parce que la connaissance ne peut être totalisable dans un organe central. Cette théorie n'est d'ailleurs pas si nouvelle, comme l'a mis en évidence Foucault.

Comme on le sait, c'est Foucault lui-même qui a fourni une généalogie du tournant néolibéral ayant consacré le marché comme lieu de véridiction de la politique. Sa reconstitution surestime peut-être la capacité du marché à déterminer le dépassement de la raison d'État et la dissolution de la souveraineté absolue. En effet, d'un point de vue historique, on ne peut pas dire que le marché ait véritablement banni le pouvoir souverain; il suffit de penser à l'alliance fatale entre les *Chicago Boys* de Milton Friedman et le régime de Pinochet (Moini 2020). Aux fins de notre propos, il nous importe toutefois de suivre le raisonnement qui a conduit le penseur français à établir cette ligne de tendance:

> Au souverain juridique, au souverain détenteur de droits et fondateur du droit positif à partir du droit naturel des individus, l'*homo oeconomicus,* c'est quelqu'un qui peut dire: tu ne dois pas, non pas parce que moi j'ai des droits et que tu n'as pas le droit d'y toucher – ça, c'est que dit l'homme de droit, c'est ce que dit l'*homo juridicus* au souverain: j'ai des droits, je t'en ai confié certains, tu ne dois pas toucher aux autres, ou: je t'ai confié mes droits pour telle ou telle fin. L'*homo oeconomicus* ne dit pas

> ça. Il dit bien aussi au souverain: tu ne dois pas, mais il dit au souverain: tu ne dois pas, pourquoi? Tu ne dois pas parce que tu ne peux pas. Et tu ne peux pas au sens de "tu es impuissant" et pourquoi tu es impuissant, pourquoi tu ne peux pas? Tu ne peux pas parce que tu ne sais pas et tu ne sais pas parce que tu ne peux pas savoir. (Foucault 2004, p. 286).

La transformation de la raison d'État ne serait donc pas due à une interdiction politique et morale, c'est-à-dire à une limite juridique qui lui serait imposée par une instance normative extérieure (ce qui s'exprime en allemand par le verbe *dürfen*, "pouvoir" au sens d'"avoir la permission de faire quelque chose"). Elle découlerait plutôt d'une limite intrinsèque d'ordre épistémique, à savoir du déficit de performance résultant de son incapacité à connaître la trame complexe des intérêts, des préférences et des relations humaines (le *können* allemand, qui désigne le "pouvoir" au sens de la "capacité de faire quelque chose"). En tant que dispositif de révélation de l'information dispersée, le marché s'affirme comme lieu de véridiction précisément là où, et parce que, le souverain absolu échoue. En l'absence d'un décideur pleinement informé - tel est manifestement le présupposé -, mieux vaut s'en remettre aux automatismes spontanés du marché.

Dans le néolibéralisme analysé par Foucault, la concurrence de marché se justifie comme dispositif de régulation de la société parce que l'État n'en sait pas suffisamment pour pouvoir la gouverner, une condition que l'on considérait comme structurelle à toute instance de pouvoir centralisé, mais à laquelle le capitalisme des données promet aujourd'hui (à tort ou à raison) de remédier. Dans la mesure où l'impuissance du souverain ne découle pas d'une interdiction mais d'une incapacité informationnelle et cognitive, dès lors que l'on parviendrait à corriger cette inadéquation - ou plutôt que l'on croirait pouvoir le faire -, le gouvernement des hommes pourra de nouveau se concentrer dans un unique organe monopolistique de savoir et de pouvoir. Telle est la narration qui légitime la promesse de disruption que l'on entrevoit dans la convergence d'intérêts au sein du bloc de pouvoir formé par certaines grandes entreprises technologiques de la Silicon Valley et Donald Trump. Les mégadonnées (*Big Data*) et l'intelligence artificielle prétendent désormais résoudre par voie algorithmique non seulement le problème du calcul économique, mais aussi celui du système social dans son ensemble, grâce à des

technologies capillaires de contrôle prédictif.

Ce sont précisément ces technologies qui sont aujourd'hui largement employées par les États-Unis pour la traque et l'expulsion des immigrés en situation irrégulière dans le cadre des politiques sécuritaires dirigées contre l'ennemi intérieur, ou encore pour les bombardements « chirurgicaux » dans les guerres menées contre l'ennemi extérieur. Renforcé par des infrastructures sophistiquées d'analyse des données et d'intelligence numérique, le souverain recommence à se sentir omnipotent et, par conséquent, absolu. Il n'est pas surprenant que cette image même de la souveraineté réapparaisse explicitement dans l'autoreprésentation de Donald Trump. Dans une interview publiée par *The New York Times* (8 janvier 2026), il a déclaré: «Je n'ai pas besoin du droit international. Ma propre moralité. Ma propre conscience. C'est la seule chose qui peut m'arrêter»[2].

Cela ne signifie pas que la gouvernementalité algorithmique conduise nécessairement à une simple recentralisation du pouvoir. Les infrastructures numériques sur lesquelles elle repose sont souvent contrôlées par des acteurs privés dotés de leur propre autonomie stratégique et capables, du moins en principe, de se soustraire aux directives du pouvoir politique. C'est le cas, par exemple, de Anthropic qui, conformément aux principes énoncés dans sa charte de sécurité de l'IA (l'*AI Safety Charter*), a refusé de supprimer les garde-fous empêchant l'utilisation de son système à des fins de surveillance intérieure de masse ou pour le développement d'armes autonomes létales. Pour cette raison, l'entreprise s'est attiré les critiques de Donald Trump, qui l'a qualifiée de repaire de «gauchistes déséquilibrés», et a en outre vu tous ses contrats avec le Pentagone annulés, au motif qu'elle constituerait même un *supply-chain risk*, c'est-à-dire un risque pour la chaîne d'approvisionnement militaire. Ce différend montre que les technologies de l'intelligence artificielle peuvent également, du moins en principe, contribuer à multiplier les centres de décision et à contester les dynamiques de centralisation de la souveraineté. La souveraineté algorithmique se présente ainsi comme un espace structurellement ambivalent, au sein duquel les dynamiques de concentration et les processus de fragmentation du pouvoir tendent à coexister.

[2] https://www.lefigaro.fr/international/je-n-ai-pas-besoin-du-droit-international-trump-assure-que-sa-moralite-est-son-unique-limite-pour-agir-dans-le-monde-20260108

Dans ce contexte, il convient de s'intéresser à une figure telle que Peter Thiel, «l'âme noire de la Silicon Valley», selon la formule de Luca Ciarrocca, auteur de la première monographie en langue italienne qui lui a été consacrée (2026). Thiel joue un rôle stratégique de premier plan dans le processus de concentration du pouvoir étatique que nous analysons ici. Fondateur de *start-up* telles que PayPal et Palantir Technologies, il constitue une figure emblématique des rapports entre néolibéralisme et trumpisme que notre dossier entend explorer. Il incarne également l'articulation entre, d'une part, la souveraineté des infrastructures computationnelles telle que l'a conceptualisée Benjamin Bratton (2019) et, d'autre part, les développements du capitalisme de surveillance (Zuboff 2020) et du capitalisme de la fragmentation (Slobodian 2025). Dans cette perspective, la démocratie n'est plus tenue pour une condition nécessaire et la concurrence elle-même - jadis au cœur du projet néolibéral - est vouée à devenir une affaire de perdants, comme Thiel l'a lui-même soutenu (2016), en l'affirmant aussi dans un article devenu célèbre publié dans le *Wall Street Journal* (Thiel 2014). À ses yeux, la concurrence présente le défaut d'éroder à terme les marges bénéficiaires des entreprises qu'elle met en présence. Seul un monopole fondé sur une idée véritablement originale, voire disruptive, est en mesure de garantir un succès durable.

Il s'agit d'une vision qui ne concerne pas seulement l'économie politique de l'innovation, mais qui s'enracine dans un diagnostic historico-philosophique plus large de la modernité occidentale, que Thiel a exposé dans son essai *The Straussian Moment* (2025)[3]. Fidèle disciple de René Girard, Thiel interprète les attentats contre les tours du World Trade Center comme la manifestation d'une nouvelle phase de violence mimétique à l'échelle mondiale. À ses yeux, ces attentats ont constitué une rupture historique majeure, non seulement en raison de l'échec des politiques de sécurité censées les empêcher, mais aussi parce qu'ils auraient révélé l'obsolescence de la société néolibérale elle-même. Le choc post-traumatique provoqué par le terrorisme islamiste et par ce qui a été décrit comme un «choc des civilisations» aurait finalement conduit les sociétés occidentales à porter un regard nouveau sur le monde et à s'éveiller «de cette très longue et fructueuse période de torpeur et d'amnésie que l'on appelle de manière si trompeuse

[3] https://legrandcontinent.eu/fr/peter-thiel-the-straussian-moment/

les Lumières» (Thiel 2025, p. 198).

Selon cette lecture, cette période aurait en réalité constitué un âge d'obscurité, au cours duquel les grandes questions relatives au sens de l'existence humaine et aux «choses cachées depuis la fondation du monde» auraient été indûment reléguées au second plan au nom de l'aspiration au bien-être matériel et à la réussite économique. L'analyse que Thiel propose du libéralisme d'inspiration lockéenne qui sous-tend la culture politique américaine fait écho à celle de Foucault, évoquée précédemment, concernant les raisons qui ont conduit à l'affaiblissement des prérogatives du souverain absolu au profit des mécanismes impersonnels du marché. Dans les deux cas, le libéralisme repose sur le présupposé épistémologique selon lequel il est impossible de connaître la totalité de la nature et des affaires humaines et, par conséquent, de les gouverner de manière pleinement consciente et rationnelle. Comme l'écrit Thiel:

> À la place de la nature humaine, Locke nous laisse un «X» inconnaissable. Cette conscience de notre ignorance constitue le fondement modeste mais solide sur lequel repose la fondation des États-Unis. Le «X» humain peut certes être animé de certains besoins et préférences, mais nul n'occupe une position d'autorité lui permettant de contester légitimement ces désirs. Ainsi, de manière quelque peu paradoxale, l'inconnaissabilité de ce «X» conduit au libéralisme classique et à l'affirmation vigoureuse des différents droits attachés à cet inconnaissable «X»: la liberté de religion, puisque nous ne pouvons jamais savoir avec certitude ce que les individus pensent réellement dans le sanctuaire de leur esprit; la liberté d'expression, puisque nous ne pouvons réfuter de manière définitive la façon dont les individus s'expriment; le droit à la propriété et au commerce, puisque nous ne pouvons prétendre savoir à l'avance ce que les individus feront des biens qu'ils possèdent. (*ivi,* pp. 196-197).

C'est précisément pour contester ce présupposé agnostique concernant la possibilité de connaître la nature humaine, que Thiel considère comme intrinsèque au libéralisme, qu'il mobilise le «moment straussien». Il s'en sert, autrement dit, pour marquer une rupture avec les principes relativistes et nihilistes qui, selon lui, constituent le fondement du libre marché. Leo Strauss, philosophe particulièrement apprécié dans les milieux

néoconservateurs américains, devient alors une référence décisive dans la mesure où il soutient qu'il existe une vérité sur la nature humaine et qu'il estime que «cette vérité peut, en principe, être connaissable» (*ivi,* p. 205). Il est révélateur que ce soit ce même principe sur lequel Alexander Karp, cofondateur et directeur général de Palantir Technologies, fonde et légitime le projet d'une «république technologique» (Karp, Zamiska, 2025)[4], en critiquant la tendance de la Silicon Valley à satisfaire les besoins quotidiens les plus futiles des consommateurs plutôt qu'à s'employer à servir les intérêts de sécurité et les «véritables» prérogatives de puissance de l'État:

> Il L'agnosticisme largement répandu à l'époque contemporaine, ainsi que la réticence à formuler un jugement substantiel sur les valeurs culturelles - ou sur leur absence - afin d'éviter toute forme de dissensus, ont laissé le champ libre au marché. Le glissement du secteur technologique vers la satisfaction des exigences des consommateurs a à la fois reflété et renforcé une forme d'évasion technologique (Karp, Zamiska 2025, p. 239).

Palantir, qui constitue l'incarnation la plus aboutie du projet économique de Thiel et de Karp, représente manifestement la solution technologique de ce programme de philosophie politique. Le nom même de l'entreprise est particulièrement emblématique : Thiel l'a emprunté aux «pierres de vision» éponymes, c'est-à-dire aux sphères de cristal indestructibles issues de l'imagination de Tolkien, capables de communiquer télépathiquement et d'observer des lieux éloignés. Bien avant de se présenter comme une plateforme technologique capable de croiser des flux de données hétérogènes et d'y déceler des connexions dissimulées, Palantir se donne aujourd'hui à voir comme une véritable infrastructure gouvernementale et «aléthurgique» (Foucault 2014). Alors que, dans la version historique du néolibéralisme dont Foucault a retracé la généalogie, le marché fonctionnait comme un lieu de véridiction en raison de la dispersion du savoir entre une multiplicité d'acteurs, les systèmes d'analyse agrégée des données développés par des entreprises telles que Palantir promettent désormais de reconduire ce savoir dispersé vers un centre unique de calcul et de décision.

[4] Les citations de ce livre sont traduites à partir de l'édition italienne.

Il est bien connu que l'idée d'un système de renseignement automatisé est venue à Thiel lorsqu'il déplora l'échec des services de renseignement à analyser les données qui auraient pu permettre de prévoir et d'empêcher les attentats du 11 septembre. Évidemment, toutes les informations étaient disponibles - des visas d'entrée accordés à des ressortissants saoudiens soupçonnés de radicalisation aux transferts de fonds suspects, en passant par des formations au pilotage suivies par des élèves pilotes manifestant peu d'intérêt pour les procédures d'atterrissage -, mais elles demeuraient dispersées dans différentes bases de données gouvernementales. Il n'est pas fortuit que les premiers financements externes destinés au développement de Palantir aient été accordés par la CIA par l'intermédiaire de son bras financier, In-Q-Tel. Comme le résume Luca Ciarrocca, les moteurs qui sous-tendent Palantir «recueillent des flux désordonnés - registres, capteurs, vidéos, métadonnées - et les font dialoguer en temps réel; la masse d'informations se transforme alors en cartes, en priorités et en actions. Il s'agit d'un "dispositif de pouvoir", d'une machine qui confère à ceux qui l'utilisent l'avantage stratégique de voir plus loin et d'agir plus tôt» (2026, p. 107).

L'ambition de Thiel était donc radicale: grâce au système qu'il avait conçu, la vérité du monde ne serait plus opaque ni inaccessible parce qu'elle se trouverait dispersée dans les interactions imprévisibles entre des faits et des individus multiples et hétérogènes; elle se concentrerait désormais en un point unique d'agrégation et de contrôle du savoir et du pouvoir. Le néo-souverain et sa cour numérique retrouveraient ainsi la disposition de ce que le souverain absolu n'avait jamais réellement pu posséder: une connaissance pratiquement totale du réel. Le fait même de pouvoir y accéder (au sens du *können*) supprime tout obstacle à l'exercice sans partage de sa domination (au sens du *dürfen*). En ce sens, on peut considérer que le trumpisme constitue une mutation stratégique dans laquelle la logique du marché, initialement conçue comme un mécanisme de distribution du savoir et du pouvoir, est reconfigurée, au moyen d'instruments technologiques et algorithmiques en un nouveau mode de gouvernement et un régime de souveraineté qui réactualise la figure de l'État total.

4. *Un gouvernement de guerre totale*

Le trumpisme comme mode de gouvernement spécifique prolonge le projet néolibéral de soumettre toute la société à la logique des intérêts privés en employant des moyens de plus en plus brutaux.. Il faut entendre ici par “société” l’ensemble du monde qui est à portée de sa puissance économique, financière, militaire et idéologique. Pour être encore plus précis, ce mode de gouvernement mobilise tous les instruments à sa disposition pour mener une guerre aussi bien intérieure qu’extérieure.

Si l’on peut qualifier ces pratiques de “néofascistes”, c’est bien par le fait qu’elles relèvent d’une logique de «guerre civile» (Dardot, Guéguen, Laval, Sauvêtre 2021). Aux États-Unis, les violences de la milice de l’ICE (*Immigration and Customs Enforcement*) contre les migrants, les poursuites judiciaires ou les menaces contre les opposants politiques participent de cette fabrication des ennemis à écraser, tout autant que la guerre de destruction menée conjointement avec Israël contre l’Iran, ou encore les guerres douanières contre tous les autres pays.

Le trumpisme ne vise pas la consolidation d’un consensus, d’un statu quo ou d’une hégémonie. Il ne cherche pas seulement à conserver un état existant, il vise la victoire sur des ennemis qu’il faut terroriser et écraser. Pour ce faire, il lui faut s’emparer de tous les leviers du pouvoir, transformer les institutions, et les mettre au service d’une *mobilisation totale*. L’exercice du pouvoir correspond à une phase de «totalisation de l’État» au sens de Carl Schmitt (2025). Pour ce dernier, le véritable État total est celui qui est dirigé par un souverain qui a la volonté et les moyens de mobiliser et d’employer tous les moyens, y compris la force, pour imposer ses décisions, spécialement dans une situation d’exception. C’est bien ce que l’on retrouve dans l’idéologie de “l’exécutif unitaire”, consubstantielle au trumpisme avec la multiplication des *executive orders*. Un tel exécutif doit être suffisamment fort pour domestiquer le pouvoir législatif et instrumentaliser le pouvoir judiciaire, et d’un autre côté mobilise ce qu’il y a de plus puissant dans le domaine de la technique et de l’économie. La «mobilisation totale» de la Technique (Jünger 1990), se déroule sous nos yeux avec la soumission des plateformes, de la crypto-monnaie, des médias et de l’intelligence artificielle, qui sont des moyens d’accumulation de richesse autant que des moyens de surveillance et de domination des sociétés. Dans cette nouvelle

configuration de la souveraineté algorithmique, les grandes entreprises capitalistes sont devenus des instruments clé de la guerre totale, en échange d'une dérégulation sans limites. Si, conformément à la perspective néolibérale, l'État doit être gouverné comme une entreprise par un chef tout-puissant, les grandes entreprises, et au premier rang, les entreprises de la *Big Tech* s'intègrent à l'image de Palantir dans le vaste dispositif de guerre totale propre à la souveraineté algoritmique (qu'il s'agisse de la guerre symétrique menée contre l'Iran ou de la guerre asymétrique conduite contre les Palestiniens).

5. *Le plan du dossier: des faits aux interprétations*

Le présent numéro de *Cartografie sociali* est le fruit d'une collaboration scientifique internationale entre chercheurs italiens, brésiliens et français. Il est organisé selon une séquence qui prévoit, au début, deux articles consacrés respectivement à la reconstruction des faits spécifiques et du contexte technologique dans lequel a pris forme la souveraineté algorithmique du trumpisme.

Le premier article, signé par Fabrizio Tonello, analyse le second mandat de Donald Trump comme un possible «moment fasciste» aux États-Unis, en distinguant, dans le sillage de Jason Stanley, entre politique fasciste et véritable régime fasciste. L'auteur met notamment en évidence certains traits autoritaires du régime trumpien: répression de l'immigration, limitation de la liberté de la presse, persécution des opposants, concentration du pouvoir exécutif et alliance avec des oligarques technologiques tels qu'Elon Musk. Sur le plan international, il apparaît clairement que Trump rompt avec l'ordre libéral de l'après-guerre, en adoptant des politiques expansionnistes et en réduisant le rôle des alliés européens. Toutefois, les tribunaux, la société civile et les mobilisations populaires continuent de faire obstacle à certaines mesures de l'administration. La question centrale demeure de savoir si les institutions démocratiques américaines parviendront à empêcher une dérive oligarchique et autoritaire.

Dans leur article, Silvana Cristina da Silva et Marcio Antonio Cataia soutiennent que le trumpisme représente une nouvelle forme de fascisme numérique, née de l'alliance entre l'État américain et les *Big Tech*. À travers des lois telles que le *CLOUD Act* et le contrôle des infrastructures numériques, les grandes plateformes collectent des données

et modèlent les comportements, transformant les utilisateurs en véritables «soldats numériques». Algorithmes, réseaux sociaux et désinformation alimentent la peur, la haine et des ennemis artificiels, tandis que le néolibéralisme promeut des individus compétitifs et isolés. La souveraineté ne dépend plus seulement du territoire, mais du contrôle des données et des infrastructures cognitives. Pour défendre la démocratie - soutiennent les auteurs - une autonomie numérique et un «armement cognitif» des citoyens sont nécessaires.

Suivent deux autres articles qui analysent les sources idéologiques et culturelles du phénomène Trump. L'essai de Fulvia Giachetti identifie dans le paléolibertarisme l'une des racines idéologiques les plus profondes du trumpisme, et en reconstruit la généalogie. Né de l'union entre anarcho-capitalisme et paléoconservatisme, ce mouvement défend le libre marché absolu, l'hostilité envers la démocratie sociale et la préservation des hiérarchies culturelles traditionnelles. Des penseurs tels que Rothbard et Hoppe critiquent l'État démocratique, jugé oppressif, et promeuvent des sociétés fondées sur la propriété privée, des communautés homogènes et l'autorité sociale. Ces idées influencent aujourd'hui la droite *tech* américaine, de Peter Thiel à Curtis Yarvin. L'essai conclut que le trumpisme ne rompt pas avec le néolibéralisme, mais en représente plutôt une radicalisation autoritaire, ethnonationaliste et technoréactionnaire.

Dans son article, Matilde Ciolli analyse les continuités et les ruptures entre néolibéralisme et trumpisme à travers le *Project 2025*, le plan de la Heritage Foundation visant à institutionnaliser l'idéologie MAGA. En confrontant les propositions du projet en matière de famille, de protection sociale, d'immigration, d'éducation et de pouvoir présidentiel avec la pensée de théoriciens néolibéraux tels que Milton Friedman, Gary Becker et George Gilder, le texte montre que le néolibéralisme étatsunien a eu pour fondement une conception hiérarchique de la société. La famille patriarcale, les inégalités raciales et la discipline du travail étaient justifiées comme des conditions nécessaires au bon fonctionnement du marché. Le *Project 2025* n'a fait que radicaliser cet héritage, en combinant réductions de la protection sociale, dérégulation et attaque contre les politiques égalitaires avec nationalisme chrétien, répression de l'immigration et concentration autoritaire du pouvoir exécutif.

Les deux articles suivants donnent corps à une lecture interprétative du trumpisme,

respectivement sous un angle médiologique et sous un angle philosophique. Lessai de Giulia Crippa interprète le trumpisme comme la forme accomplie de la «société du spectacle» de Guy Debord et de la critique médiologique de Neil Postman: la politique se transforme en performance, l'histoire en *storytelling* et l'argumentation en émotion. Dans cette perspective, le *cosplay* politique, la spectacularisation du corps du leader et la désinformation ne constituent pas des anomalies, mais des dispositifs structurels de gouvernement. La comparaison avec Bolsonaro, Milei, Orbán et Berlusconi révèle une dimension transnationale du modèle, dans laquelle la faiblesse est une faute esthétique et le succès, la seule divinité.

L'essai de Roberto Ciccarelli applique quant à lui au trumpisme le concept deleuzo-guattarien de «fascisme moléculaire»: il ne s'agit pas d'un régime dictatorial, mais d'un processus diffus qui traverse les institutions démocratiques, les relations sociales et les subjectivités, alimenté par le désir même des masses. Le trumpisme est défini comme une «forme exceptionnelle d'État capitaliste», c'est-à-dire un populisme autoritaire de marché qui fédère des fascismes moléculaires individualistes, religieux, sexistes et raciaux, sans nécessairement déboucher sur une dictature. Sa nouveauté par rapport au fascisme historique réside dans le fait qu'il passe davantage par le Capital que par l'État, en produisant des subjectivités racistes et patriarcales conçues comme du capital humain. Face à ce processus, Félix Guattari a proposé des pratiques de «désagrégation» et de «rhizomatisation» de la subjectivité comme antidote moléculaire.

Deux autres articles concluent ce numéro en proposant une interprétation du «trumpisme globalisé», c'est-à-dire une analyse de la manière dont le modèle de Trump a été transplanté et appliqué, *mutatis mutandis*, dans les contextes de la situation politique brésilienne et de la guerre contre le peuple palestinien. L'essai de Rômulo Ballestê Marques dos Santos part du constat que la surveillance numérique de masse est devenue un instrument central de la politique néolibérale contemporaine. À travers la collecte d'immenses quantités de données personnelles par les agences de renseignement et les grandes plateformes technologiques, sont élaborés des profils psychosociaux capables d'orienter les comportements politiques et électoraux. Les révélations d'Edward Snowden montrent comment des programmes de surveillance ont permis de suivre des citoyens ainsi que des dirigeants étrangers, parmi lesquels l'ancienne présidente

brésilienne Dilma Rousseff. Ces techniques auraient favorisé la diffusion de la désinformation via *WhatsApp* ainsi que le microciblage électoral, contribuant ainsi à la victoire de Jair Bolsonaro en 2018. Selon l'auteur, l'usage des *Big Data*, du profilage psychométrique et des campagnes personnalisées renforce des tendances néolibérales, populistes et antidémocratiques, mettant en péril la qualité de la démocratie et transformant les citoyens en objets de surveillance et de manipulation politique.

Enfin, l'article de Dafne Melo, Jana Koosah et Priscilla Santos De Souza met en regard le Brésil et la Palestine à travers le concept de «colonialisme d'implantation», en mettant en évidence la manière dont ces deux contextes sont traversés par des logiques de contrôle territorial et d'élimination de groupes considérés comme des menaces internes. Les autrices et l'auteur soutiennent que le néolibéralisme contemporain, de plus en plus autoritaire, repose sur la production d'ennemis racialisés afin de légitimer la militarisation, la répression et la suspension des droits. En Palestine, ce phénomène se manifeste à travers l'occupation israélienne, l'apartheid et les pratiques génocidaires à l'encontre de la population palestinienne. Au Brésil, en revanche, la «guerre contre la drogue» est interprétée comme un instrument de contrôle social et territorial visant principalement les populations noires et pauvres. Malgré leurs différences historiques, ces deux cas révèlent des mécanismes similaires, allant de la construction de l'ennemi intérieur, à travers l'usage permanent de la sécurité comme principe de gouvernement, jusqu'à la militarisation de la vie quotidienne et à la gestion inégalitaire de la vie et de la mort. Selon les auteurs, ces dynamiques mettent en lumière la continuité entre colonialisme, néolibéralisme et nouvelles formes d'autoritarisme global.

Références bibliographiques

Bratton, H. B. 2019, *Le Stack. Plateformes, logiciel et souveraineté*, Grenoble, Université Grenoble Alpes, (éd. or. 2015).

Ciarrocca L., 2026, *L'anima nera della Silicon Valley. La vera storia di Peter Thiel*, Milano, Fuori scena.

Dardot P., Guéguen H., Laval C., Sauvêtre P., 2021, *La choix de la guerre civile. Une autre histoire du néolibéralisme*, Montréal, Lux Éditeur.

Foucault M., 2004, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979*, Paris, Seuil / Gallimard.

Id., 2012, *Du gouvernement des vivantes. Cours au Collège de France 1979-1980*, Paris, Seuil / Gallimard.

Hayek von F., 1986, *L'utilisation de l'information dans la société*, dans «Revue française d'économie», vol. 1, n. 2, automne, pp. 117-140 (éd. or. 1945); https://www.persee.fr/doc/rfeco_0769-0479_1986_num_1_2_1120

Jamieson D., 2025, *Trump's Protectionist Turn Is a Death Blow for Neoliberalism*, in «Jacobin», April, 03; https://jacobin.com/2025/04/trump-protectionism-neoliberalism-trade-globalism.

Jünger, E., 1990, *La mobilisation totale*, dans ID., *L'État universel suivi de La mobilisation totale,* Paris, Gallimard (éd. or. 1930).

Karp A., Zamiska N., 2025, *La repubblica tecnologica. Come l'alleanza con la Silicon Valley plasmerà il futuro dell'Occidente*, Milano, Silvio Belusconi, Milano (éd. or. 2025).

Klein N., 2025, *Surrealism Against Fascism*, in «Equator», 26.11.2025; https://www.equator.org/articles/surrealism-against-fascism

Levitsky S., Way L., 2020, *The New Competitive Authoritarianism*, in «Journal of Democracy», vol. 31, n. 1, pp. 51-65.

Marshall M., Elzinga-Marshall G., 2017, *Global Report 2017. Conflict, Governance, and State Fragility*, Vienna, VA USA, Center for Systemic Peace; disponibile al link https://www.systemicpeace.org/vlibrary/GlobalReport2017.pdf.

Mises L., 1985, *L'action humaine. Traité d'économie*, Paris, Presses Universitaires de France (éd. or. 1949).

Moini G., 2020, *Neoliberismo*, Milano, Mondadori Education.

Schmitt C., 2025, «État fort et économie saine», in Schmitt C. et Heller H., *Du libéralisme autoritaire*, Paris, La Découverte (éd. or. 1932).

Slobodian Q., 2025, *Le capitalisme de l'apocalypse ou Le rêve d'un monde sans démocratie,* Paris, Seuil (éd. or. 2023).

Stanley J., 2018, *How Fascism Works. The Politics of Us and Them*, New York, Random House.

Thiel P., Masters B. G., 2016, *De zéro à un. Comment construire le futur,* Paris, JC Lattès (éd. or. 2014).

Thiel P., 2014, *Competition Is for Losers*, in *The Wall Street Journal*, September, 12; https://www.wsj.com/articles/peter-thiel-competition-is-for-losers-1410535536.

Id., 2025, *Il momento straussiano*, a cura di A. Venanzoni, Macerata, Liberilibri (éd. or. 2007).

Žižek S., 2025, *Trump e il fascismo liberale*, a cura di L. Berna, Ponte alle Grazie, Milano.

Zuboff S., 2020, *L'âge du capitalisme de surveillance. Le combat pour un avenir humain face aux nouvelles frontières du pouvoir*, Paris, Éditions Zulma (éd. or. 2019).